

## Chapitre 9 : Scolarisation tardive III (1952 été : 15 ans)

### La première fois en train

Je devais aller à Alger où Monsieur Hugot était à mon attente. Le trajet se faisait par train. Mon père était inquiet pensant que je n'étais pas assez dégourdi comme les enfants élevés dans des villes pour pouvoir m'en sortir. Il a trouvé Monsieur Mohammed El-Boualaoui, lui aussi d'Aoulef qui se rendrait à Oujda au Maroc. Il était rassuré. Il m'a confié à celui-ci. L'embarquement se faisait de Kénadsa. Cette ligne ferroviaire étroite passait par la gare principale de Colomb Béchar, Ain Sefra, Méchéria, Saïda jusqu'à Perrégaux où je devais me séparer de lui. A partir de là, commençaient les lignes ferroviaires larges. On devait changer de train. Lui, prenait la ligne de l'ouest et moi la ligne de l'est qui rejoignait directement Alger. Nous avons pris place dans un des wagons de devant. De temps en temps, je me levais devant une des portières complètement dépaysé comparant la différence entre le voyage à bord du plateau d'un camion roulant sur piste ondulée et celui à bord d'un train paisible, sans bruit, sans secousse et confortable. Pour moi qui ai quitté Aoulef pour la première fois, ce changement brusque m'a paru radical.

Arrivant à Aïn Sefra, le train s'est arrêté à la gare. Me sentant avoir tellement soif, je suis descendu pour boire à la fontaine. Pour moi tout était nouveau et spectacle attirant mon attention. J'ai levé les yeux et vu un homme avec casquette sur la tête comme un militaire tenant dans sa main un panneau rouge le secouant à droite et à gauche. Le train a démarré. Je courais à toute vitesse pour rejoindre ma place au wagon de devant. J'ai entendu une voix crier me disant : «tu n'arriveras jamais ! Monte tout de suite dans la première porte en face.» J'ai exécuté l'ordre. Entrant tellement essoufflé. Un passager m'a tendu la main.

- Tu as de la chance, m'a-t-il dit. Maintenant, si tu veux rejoindre ta place tu n'as qu'à marcher de wagon à autre intérieurement.

Ne sachant plus quoi faire, j'ai avancé dans le sens contraire.

- Oh ! m'a dit encore le même homme. Tu n'as plus ta tête. Fais volte-face et continue.

J'ai avancé. Traversant deux ou trois voitures et stop. La porte intermédiaire était fermée à clé. J'ai essayé de forcer la poignée mais en vain.

- Ne te casse pas la tête, m'a dit un autre homme. Assois-toi et reste tranquille, il n'y a que le contrôleur qui a la clé.

Je me suis dit intérieurement : «Monsieur Mohammed Boualaoui qui est chargé de ma surveillance doit s'inquiéter sérieusement.»

Au premier arrêt suivant dans une gare intermédiaire, je suis descendu et vite à ma place. Ouf ! Soufflait mon compagnon. En me voyant, il a retrouvé le repos à ses sens.

- Je ne savais plus quoi faire, m'a t-il dit. Enfin, l'essentiel est que tu es maintenant là grâce à Dieu.

On était bien au nord. Tout était vert, il y avait beaucoup d'arbres. Émerveillé, je ne suis pas arrivé à me tenir assis. Je préférais rester debout dans le couloir regardant de la verdure par la fenêtre. Ce beau paysage vert à perte de vue me laissait stupéfait. C'était tout à fait le contraire de l'étendu à perte de vue au Sahara ne voyant que du sable. La vitesse me faisait voir les arbres comme s'ils se déplaçaient dans le sens contraire. Au tournant du virage qui faisait presque un demi-cercle, je pouvais voir les deux bouts du train: la locomotive au devant et à l'arrière, le dernier wagon. Quelle surprise pour moi de voir cette longue chaîne de voitures à la queue leu leu contenant des toilettes et des lavabos et se déplaçant ensemble glissant comme un serpent sur le sol. J'ai comparé dans ma tête celui-ci et le film de la caravane des chameaux traversant l'espace. Quelle merveille ! Arrivant à Perrigaux une grosse voix entendue par tous annonce et tous les voyageurs devaient descendre pour changer de train. Chose faite. Je me suis séparé de mon compagnon. Échangeant les salutations d'au revoir en se serrant la main, nous nous sommes quittés. Lui rejoignait la voie de l'ouest et moi celle de l'est. Quittant Colomb Béchar la veille, le train a commencé à se déplacer lentement.

## Capitale Alger, ville étrangère

Je ne suis arrivé à la gare d'Alger que le lendemain vers midi. Débarquant à la gare d'Alger, je ne savais pas que faire. Du bruit, des foules, et des voitures par tout en embouteillage, c'est une perturbation incroyable.

Complètement perdu, impossible à vivre pour moi. Monsieur Hugot savait que je devais arriver à Alger durant la semaine. Il s'était rendu depuis trois jours et attendait mon arrivée. Quant à moi, descendant du train le cœur serré, ne sachant quoi faire et regardant à droite et à gauche profondément inquiet. Tout à coup, j'ai vu Monsieur Hugot venant directement vers moi. Le nuage qui couvrait mon esprit s'est dissipé. C'était la grande joie de retrouver mon ange protecteur. Quel plaisir !

De là, un taxi nous a amené à un hôtel. Émerveillé par le mouvement de cette ville, je regardais à droite et à gauche des hauts bâtiments qui cachaient le soleil. Après les démarches faites auprès de la réception, Monsieur Hugot et un homme de service sont montés avec moi jusqu'au troisième étage. C'était la première fois dans ma vie de voir un escalier de cette hauteur et en spirale. On m'a installé dans une chambre. Puis nous sommes descendus ensemble pour me montrer le restaurant et une toilette collective par étage. Je me sentais comme si je devais subir les épreuves d'un examen.

- Je ne peux rester avec toi, m'a dit Monsieur Hugot. Si tu as besoin de quelque chose, tu appelles le service, a-t-il ajouté.

Il a fait deux pas en partant, puis a fait volte-face pour ajouter :

- Va te reposer et ne quitte pas ici jusqu'à ce que je reviendrai te chercher.

J'ai rejoint ma chambre et regardé toute cette organisation : lit, matelas, armoires et bureau. Je me suis vu comme si je me trouvais dans un service d'administration. Par curiosité, j'ai vu un bouton au mur et l'ai touché, il s'est alors enfoncé. J'ai fait cela à plusieurs reprises. Un homme de service est venu en courant et a frappé à la porte. Je l'ai ouverte.

- Qu'est-ce que vous voulez, Monsieur ?

- Rien.

- Vous n'avez pas touché ce bouton ?

Ah, celui-ci a appuyé encore une fois ce même bouton. A peine une minute passée un autre homme de service est arrivé. Ils m'ont tous les deux expliqué.

- Ce bouton est à votre disposition seulement en cas de besoin pour nous appeler.

Là j'ai commencé à comprendre que je n'étais plus à Aoulef et dorénavant je devais bien faire attention dans ce monde émancipé.

Me trouvant dans la nécessité d'utiliser les toilettes, j'y suis allé. C'était pour moi la première fois dans ma vie que j'ai vu ce luxe: siège à la forme d'une cuvette blanche et éclatante contenant de l'eau propre. J'ai hésité d'y faire mes besoins. Je me suis patienté et j'ai fait attention. J'ai vu un affichage collé derrière la porte sur lequel était écrit: «prière de tirer la chasse avant de quitter.» Le mot «tirer» m'a fait comprendre que la chasse était la chaîne pendante à ma droite. Mais ce mot m'a fait venir à l'idée gibier. Perplexe ! Il m'a laissé réfléchir à un autre sens. Ce papier tendre en rouleau n'était également là que pour se soigner. Chez nous à Aoulef, on utilisait un morceau en terre pisée puis de l'eau. Avant de quitter, j'ai tiré la chaîne vers le bas et un bruit terrible m'a branlé ! J'ai cru avoir fait maladroitement un faux mouvement qui avait détruit quelque chose dans le mécanisme. Je me suis sauvé en courant et j'ai rejoint ma chambre. J'ai réfléchi: «s'il y a une défaillance quelconque, ce n'est pas de ma faute.» Personne n'est venu me voir. Je ne me sentais pas tellement tranquille. Les soucis me dérangeaient. Cette cuvette irait se remplir, l'eau irait déborder et couler vers le bas. Le silence régnait à l'hôtel. Après un moment, j'y suis allé encore. Mais cette fois-ci c'était pour constater le phénomène. J'ai trouvé les toilettes aussi propres et l'eau au même niveau qu'auparavant. J'ai tiré donc la chasse et suis resté debout à côté jusqu'à ce que le bruit assourdissant cessât. Pour consoler ma conscience je me suis dit : «même s'il y a une dégradation, je n'en suis pas fautif. Monsieur Hugot a dû m'informer à l'avance de ce mode de vie tout à fait opposé à la nôtre à Aoulef.

### **J'affronte la vie d'un milieu différent au nôtre**

Le lendemain Monsieur Hugot est revenu. Il m'a pris avec lui et m'a amené chez Monsieur et Madame Péret habitant une maison au bord de la mer à Fort de l'Eau. M. Péret me connaissait préalablement. Il était météorologiste à Aoulef. Au cours du voyage en taxi, assis à l'arrière du siège, Monsieur Hugot m'a côtoyé. Je lui ai raconté ce que m'était arrivé à l'hôtel tout doucement afin que le chauffeur n'entendît pas. Comme je ne pouvais lui faire connaître directement l'erreur, je lui ai transmis cela par allusion.

C'est-à-dire, il a fallu m'avertir au moins à l'avance de ce grand changement. J'ai senti qu'il a bien saisi mon message.

Arrivés dans cette famille, le couple nous a réservé un accueil chaleureux. L'hospitalité et la gentillesse de Mme. Péret ont gravé dans mon esprit une reconnaissance profonde pour eux. Nous nous sommes assis tous les quatre dans le salon, nous avons pris une boisson que j'ai dégustée pour la première fois. M. Hugot s'est adressé à moi.

- C'est le début d'un changement pour toi. Tu vas passer plusieurs jours dans cette famille. Le séjour doit te permettre de bien observer comment tu vas vivre en France. On va te montrer la politesse obligatoire, de la disposition exigée pour la tenue à table quand on mange. Tu dois également être aussi attentif pour faire comme les autres.

C'est moi qui l'ai poussé à me faire la remarque quand c'est nécessaire, mais cela n'empêche pas de me complexer un peu quand même.

- Comment tenir les mains, le couteau, la fourchette et la cuillère, a-t-il continué à m'expliquer.

La première chose qui m'a sauté aux yeux, c'était de voir que chacun avait son assiette individuelle. A chaque côté de l'assiette, étaient posés parallèlement couteau, fourchette et cuillère. Et une serviette pliée correctement sur l'assiette. Le verre tenait sa place à l'axe de devant sur la table après l'assiette. On a commencé par étaler la serviette sur les genoux. Beaucoup de choses à apprendre. On a commencé à manger. J'ai fait semblant de ne pas regarder directement les autres, mais je suivais, du coin de l'œil, leurs mouvements. Nous étions quatre autour de cette table. Monsieur et Madame Péret face à face et Monsieur Hugot à mon opposé. Tout s'est passé à peu près convenablement, tout au moins ce que j'ai pensé. Mais avant de terminer, la faute que j'ai dû essayer par tous les moyens d'éviter est arrivée. A la fin, Mme Péret nous a servi des morceaux de fromage à la forme triangulaire, enveloppé de papier brillant. Pour essuyer son assiette, Mme Péret a enfoncé sa fourchette dans un petit morceau de pain, l'a fait glisser en mouvement circulaire dans l'assiette et l'a mangé. Voulant faire la même chose, j'ai enfoncé ma fourchette dans ce morceau de fromage comme elle et l'ai mis en entier dans ma bouche. En mangeant, je me suis rendu compte qu'il y avait quelque chose d'anormal. J'avais honte de le cracher. Je l'ai broyé et malgré tout, je l'ai avalé tout en sentant son

grattement dans mon gosier. J'ai baissé les yeux ne voulant regarder personne.

- Ehh ... ! Tu l'as mangé avec le papier ? a dit Mme Péret.

J'ai gardé le silence me sentant anéanti par la honte.

- Qu'est-ce que vous voulez, a répondu M. Hugot. Il vient de sortir de la caverne.

Entendant et comprenant l'expression de M. Hugot, j'étais sûr qu'il pensait que je ne devais pas connaître ce mot de vocabulaire. Je me suis dit intérieurement : «ce n'est que le début. Qu'est-ce qu'il m'arrivera plus tard en France ? Ne me serait-il pas mieux d'abandonner et retourner chez moi ?» Mais une autre voix intérieure opposée m'a dit : «il ne faut pas se faire. Sinon, tu ne pourras jamais passer l'examen du certificat d'étude qui est un point de sublimité.»

Le lendemain, Mme Péret m'a offert un pantalon pour remplacer mon « saroual » (pantalon). Le mien était cousu localement d'une forme qui ne faisait pas distinguer les jambes. Elle l'a d'abord repassé. J'ai passé la nuit mettant toujours cela et le matin suivant il est devenu complètement froissé.

- Tu n'as pas enlevé ton pantalon, m'a-t-elle questionné.

J'ai répondu non.

- Tu n'as pas de pyjama ?

Ne connaissant pas ce que c'est, j'ai gardé un moment le silence puis j'ai répondu non. Elle m'a donné un pyjama.

- A partir d'aujourd'hui tu ne dois plus te coucher avec le vêtement que tu portes pendant le jour. Ce n'est pas poli de te présenter devant le public avec un habit aussi froissé.

- Merci beaucoup Madame, lui ai-je répondu.